

les vols qui n'ont pas fui

CLAUDE BRUMACHON par philippe verrièle

Sur la scène, il y a des barres parallèles, une chaise en bois et Benjamin Lamarche. Déjà, dans ce dialogue à trois (« objets inanimés etc... ») sourd un peu de l'inquiétante étrangeté du propos. Lui, déjà, est attentif à quelque chose qui nous échappe, se lance et se fige dans cette pose particulière du bouvier masai, une jambe pliée et appuyée au creux de celle qui, droite, sert d'appui. Cet arrêt d'un membre sera signe récurrent. Le mollet accroche la marche, les barres arrêtent l'élan, le costume entrave le mouvement. Cette lutte avec l'ange, effort titanesque pour être autre chose que soi, se heurte en permanence à des obstacles nés de l'interprète lui-même. Le mouvement s'annonce, se ralentit, butte. Les barres ne sont jamais l'agrès d'une performance. Contrairement à un très beau solo que naguère Roland Petit avait écrit pour Rudy Brian, la gestuelle n'emprunte rien au gymnaste. Les barres sont un appui pour un envol qu'elles retiennent. Alors le petit homme se claque, se frappe, se fâche contre lui, rêve d'ailleurs et il est rare de voir un interprète capable d'une telle vivacité dans le changement d'état. Le dialogue entre le très ordinaire (le costume) et l'exceptionnel (la performance) débouche sur le trouble. Quand, accroupi sur les barres dans la lumière qui baisse, le danseur halluciné, prostré, abandonne l'idée même d'envol, on pense à *Birdy*, le film d'Alan Parker. Créé lors de l'été des Hivernales, ce solo est un cadeau fait par le chorégraphe à son alter ego dansant. Rarement une telle puissance, une telle force est à ce point dominée par une exceptionnelle rigueur artistique. Avec ce solo, Brumachon signe l'une de ses plus grandes réussites, quant à ce que fait Lamarche, peu de danseurs sont capables de l'assumer. **Icare**.

rebelles du jour

BLACK BLANC BEUR par bernard raffail

Assistance digne des premières du Théâtre de la Ville pour ce spectacle Black Blanc Beur, car en pleine fièvre des pétitions anti-loi Debré, la compa-



Icare, chor. Claude Brumachon. Ph. Laurent Philippe, DR

gnie vedette du mouvement hip hop faisait figure d'emblème aux yeux d'un public soudain frémissant d'esprit rebelle.

Depuis treize ans, la compagnie de Christine Coudun et Jean Djemad a beaucoup voyagé, a beaucoup travaillé avec Manu Dibango, a rencontré Michel Portal, Louis Sclavis, Bernard Lubat, Nina Hagen et bien d'autres. Il y a dix ans déjà, Christine Coudun avait fait appel à Charles Cré-Ange pour chorégrapheur *BBB Roma Amor*. C'est dire que bien des fils s'entre-

mêlent dans les dernières créations. *Blue Legend* est la version abrégée d'une pièce « lourde », commandée par l'Opéra de Nuremberg, autour de la légende du *jean*. Ramenée à une durée de vingt minutes, la pièce, entre blues et negro spiritual, est un joli moment de danse syncopée où les danseurs se plaisent à se créer des obstacles pour les déjouer avec humour, sur des effets de ralenti ou d'accélération imprévisibles, avec un zeste de claquettes, un clin d'œil au Mummenschanz. Du music-hall de poche facétieux, enlevé.

A partir de l'album éponyme devenu

fameux de Mariella Barthéas, où la tradition africaine débarque dans la musique de Bach autour du souvenir d'Albert Schweitzer, *Lambarena* marie métissage de cultures et tatouages scéniques. C'est l'étrange amalgame d'une danse qu'on dirait de nécessité, où les corps semblent lutter contre une sorte d'engluement dans la terre maternelle, avec des élans baroques et même baroquisant. Une liberté se dégage de la désarticulation bien maîtrisée de corps astucieux et athlétiques. Le langage hip hop semble avoir pris ici ses distances avec lui-même pour dialoguer avec d'autres techniques, d'autres sensibilités. On perd en fraîcheur d'improvisation ce qu'on gagne en maturité de style. **blue legend; lambarena**



Blue Legend, chor. Black, Blanc, Beur. Ph. J. Gros-Abau

forums libre danse



Jacqueline Limongi et Roger Nunes, Ph. DR

Faut-il rappeler que c'est ici, dans le bruit et les papotages, que l'on vit pour la première fois le travail d'Ivan Alexandre, que William Petit engagea sa renaissance et que le Ballet d'Avignon peut faire preuve de la multiplicité de ses ressources.

Parmi les 28 pièces présentées au cours des forums libre-danse, il y a toujours quelques pépites. Sans prétention à l'exhaustivité, en voici trois.

Au secours je t'aime relève de la catégorie "tranche de vie à option sentimentale", formule qui échappe rarement à la guimauve. Ici, sans doute à cause de la très forte personnalité de Jacqueline Limongi et Roger Nunes, tous deux danseurs du Ballet d'Avignon, c'est un moment aigre, sensuel au vocabulaire encore un peu affecté mais plein de promesse. La pièce est née de leur expérience d'interprètes et débouche sur une interrogation sensible sur la difficulté à assumer le corps.

Dix minutes de difficulté à aimer et à se toucher par des danseurs-chorégraphe qu'il faut suivre. Même constat pour Jean-Philippe Coste Muscat. Dans un style précis, sans fadeur, servi, outre le chorégraphe, par une superbe interprète, Claire Sauvageon, à la très forte présence. Cette danse méditative, attentive à l'ennui et la déprime solitaire, reste simple, belle et tendre. Il faudrait voir cet *Après la plume* dans son intégralité.

Enfin, si Hedy Maalem n'est pas un inconnu, il est vrai que les occasions de voir son travail sont rares. Sa dernière pièce. Quelque vue sur la douce paresse n'a pas beaucoup tourné et c'était regrettable. Mais ne pas voir ce solo, écrit pour Nathalie Rinaldi, fidèle de ce chorégraphe discret, serait une catastrophe. Il est rare, en dix minutes, de parvenir avec une telle économie de moyen, à une telle réussite. Un petit moment de faiblesse commence presque par hasard. La danseuse est mi-nue et de ce balancement, de ce travail étonnant de reprise de l'énergie dans l'équilibre, dans un fabuleux effort de maîtrise du dos, il y a toute la force de la dialectique entre l'homme et l'espace. Par très menues séquences, reprises, par une attention extrême au silence, Rinaldi conquiert l'espace, crée sa place. Ce solo est d'une pureté exceptionnelle, il ne traite que de danse, dès lors, et compte tenu de sa magie, il est indispensable, en v